

Israël errance d'un nom.

Le nom Israël est né dans la bouche d'un ange, nom de gloire accordé à un vulgaire humain du fait que celui-ci, dans un incroyable moment de *h'outspa*, avait osé tenir tête à cet être nocturne. L'ange promet alors, comme une récompense, ce nom pour l'éternité à celui qui jusqu'ici s'appelait « doubleur » ou « tordu ». Israël, c'était autre chose ! Mais on ne tient pas tête à un ange impunément et le « tordu » même bardé de son nouveau nom ne parvenait pas à marcher droit, au contraire sa jambe lui faisait mal après la lutte. L'ange l'avait justement frappé là où « le tordu » avait, dès la naissance, humilié son frère jumeau « le bien fait » en se cramponnant à son talon. Après cette lutte nocturne, le « talonneur » ne parvenait plus à courir ; il ne talonnerait plus personne, sinon avec la tête ; désormais, à défaut de courir, il lui faudra penser... Voilà la curieuse naissance d'un nom qui ne cesse depuis de parcourir le monde, faire la une des journaux et enflammer les imaginaires... Si vous ouvrez la Tora, vous pourrez lire dans le détail cette curieuse histoire.

Historiquement, la première trace écrite du nom Israël est une infamie associée à des pillards. Depuis plus de 3200 ans, le nom est gravé dans le granit sur une grande plaque de plus de trois mètres de haut à la gloire d'un pharaon fils du dieu solaire Rê. Ce potentat orgueilleux se vante par scribes interposés d'avoir semé la terreur et la désolation dans la contrée voisine de Canaan, détruit des villes et tout pillé sur son passage, exterminé, violé et profané... C'était le prix de la gloire pour le pharaon, mais aussi le prix de la tranquillité et de l'insouciance aux frontières de l'Égypte « où il n'y a plus de crainte dans le cœur des hommes, où l'on n'a plus peur de sortir des murailles pour aller puiser aux puits, où l'on peut faire maintenant paître en toute insouciance les troupeaux, sans crainte des pillards surgis on ne sait d'où. Celui qui laboure et sème, dorénavant sera aussi celui qui mangera la récolte. Car parmi tant d'autres ennemis de l'Égypte, Israël est détruit, sa semence même n'est plus ! » Voilà ce que nous dit la stèle, selon la vieille loi humaine que le malheur des uns fait souvent le bonheur des autres. En allant au musée du Caire, vous pourrez voir tout cela.

Et si la genèse d'un nom disait toute son histoire ? Nom de gloire pour les uns, infamant pour les autres ; courageux lutteur de Dieu dans un cas, pillard à éliminer dans l'autre. Le point commun reste la lutte implacable et la question de la survie. Un scénario trop exploité depuis 3200 ans et qui vous dit certainement quelque chose...

Genèse d'un nom, mais que veut-il dire ? « Le lutteur de Dieu », « Dieu luttera », « Dieu sera prince », « Dieu s'écartera », « Dieu sera l'adversaire », « Dieu dominera », « il dominera le divin », « droiture de Dieu », « Dieu a rectifié », « droit vers... »... Qu'on le tourne dans un sens ou un autre, ce nom sous-entend la grandeur d'un destin, l'importance d'une possible mission, mais aussi sa complexité.

Or dans le récit de la Tora, le nom Israël est d'emblée difficile à maintenir. Comme disent les sages du Midrash, il y a le nom qu'on vous donne et celui qu'on acquiert par soi-même... Aussitôt reçu pour toujours, « ton nom ne se dira plus Yaakov, mais seulement Israël » (Gen. 32.29), le nom Israël se dérobe puisque le narrateur, ne tenant pas compte de la promesse de l'ange, continue à appeler Yaakov comme à l'accoutumée. L'Écriture ne semble pas tenir compte de la promesse des anges...

Mais cette promesse n'est pas que celle d'un ange, puisque quelques pages plus loin (au chap. 35), Yaakov de retour à Beit El, lieu du fameux rêve de l'échelle lors de sa première fuite devant son frère Essav (voir chap. 28), a de nouveau une vision : Dieu lui-même vient lui donner son nouveau nom : « Israël ». « On ne dira plus que ton nom est Yaakov, mais ton nom sera seulement Israël » (Gen. 35.10). Pourtant le narrateur hésite encore, trop habitué sans doute à Yaakov, il ne tient pas compte de la promesse divine et continue à nommer « Yaakov » le noble patriarche, comme si l'instant de la naissance marquait toujours l'homme mûr. Il faut attendre le verset 35.21 pour que le nom Israël soit enfin employé trivialement pour nous dire son départ en voyage, vers une nouvelle errance (encore un thème qui ne nous lâchera pas...). Mais cela ne dure pas, car un verset plus loin, à nouveau c'est le nom de Yaakov qui revient ! Décidément, le talon talonne Israël qui a bien du mal à se redresser... Curieusement, juste avant ce nouvel « oubli » d'Israël par le narrateur (décidément bien têtue !), le texte comporte un trou, une véritable béance ! Fait rarissime, le verset précédant (le 35.22), employant le nom Israël, n'a pas de fin, un blanc ! Puis le texte se poursuit, avec à nouveau l'usage de Yaakov, sur une nouvelle idée : la liste des douze fils du patriarche. On a changé de sujet, on devrait donc entamer une nouvelle phrase, mais le verset 22 continue, interrompu par ce curieux blanc et passage à la ligne, comme si c'était la suite du récit précédent où le nom Israël est employé. Ce blanc du texte, anomalie surprenante, coupant le texte en deux, mais sans réussir pour autant à diviser le verset, coupant Israël de Yaakov, mais les rattachant tout de même par la ponctuation, semble nous dire la difficulté ontologique d'être Israël.

Durant le reste de son existence, le père des douze tribus passera d'un nom à l'autre, tantôt Yaakov, tantôt Israël et cela jusqu'au jour même de sa mort à la fin du livre de la Genèse.

Pour la suite du texte biblique, le peuple sera bien désigné par cette ascendance « Bnei Israël », mais encore, rarement il est vrai, « Bnei Yaakov ». Après la mort du roi Salomon, Israël deviendra le nom du royaume du nord. Mais celui-ci sera détruit en -722 par le terrible empire assyrien qui en déportera les dix tribus aux confins de l'orient. Depuis des siècles on attend leur retour. On les dit enfermées au-delà d'un fleuve de pierres infranchissable, le Sambation, qui ne cessera son déluge de roches qu'aux jours du Messie... Mais d'après rabbi Akiva les dix tribus d'Israël ne reviendront jamais, elles ont été fondues parmi les nations du monde, elles ont été mondialisées avant l'heure...

On aurait pu croire le nom Israël perdu, mais au sud, le royaume de Yehouda rescapé des guerres assyriennes lui a permis de se maintenir grâce aux Judéens, ultérieurement appelés Juifs. Mais là encore, la destinée du nom mérite qu'on s'y arrête. Yehouda veut dire « le remerçant, le reconnaissant », magnifique nom qui porte l'idée de gratitude : « car cette fois-ci je remercierai l'Éternel » s'était exclamée Léa, la mère de Yehouda. Le Yehoudi, porte donc en son nom la reconnaissance, la prière de gratitude. On retrouve cette notion dans le sacrifice de remerciement : le *Toda* qui était offert au temple pour les belles occasions de la vie. On la retrouve aussi dans un Psaume hédoniste (le 100^e) *Mizmor letoda* où l'on appelle à servir Dieu dans la joie et le chant et à le remercier pour tous les bienfaits de l'existence. On la retrouve aussi dans la louange, le *Hallel* popularisé par l'expression *Hallelouya*. Voilà la noblesse d'idée qu'évoque le mot Yehouda : reconnaissance et joie de vivre. Mais qu'est devenu ce nom ? Avec les Evangiles, il a été détourné en synonyme de trahison. Judas, c'est l'ingrat parfait, minable disciple qui trahit le maître, cupide traître qui préfère le son des pièces d'or à la confiance du Dieu incarné, l'immédiateté à l'éternité. C'est l'inversion parfaite de ce que fut son ancêtre homonyme ! En langage courant, un Judas est un traître, un lâche, c'est aussi un minable petit trou pour espionner le visiteur, pour protéger son petit

intérieur confortable de tout étranger indésirable. Le nom de Yehouda chante, Judas vous écorche l'oreille ! Il en va de même avec le riant « Yid » de la langue Yiddish et le brutal « Jude » de la langue allemande... Yehouda évoque l'héritage de l'arrière grand-père Abraham, l'hospitalier dont la tente restait ouverte aux quatre horizons ; Judas évoque le trou d'espion protégeant le bourgeois, Sodome où l'on déteste l'étranger... Le Yehoudi, éternel reconnaissant ne serait-ce que par son nom, est devenu le Juif, cupide, lâche, fourbe et bien pire encore, le Judas tueur du rédempteur, un être haïssable. Les Yehoudim, adeptes d'une religion curieuse mais respectable dans tout le monde antique sont devenus avec le christianisme triomphant les résidus d'un peuple maudit et déicide, les frères et les fils des Juifs des Evangiles, ceux qui crièrent à la mort du Sauveur lui-même détaché de son peuple par la prose des évangélistes déjà dans la polémique. Par la suite, on priera dans les églises pour que ceux qui avaient encore le courage de rester Juifs malgré tous les ostracismes se détachent de ce nom, changent d'identité et rejoignent le camp des « sauvés ». Le simple glissement du sens de ce nom, de Yehouda à Judas (ou Juda à Judas pour reprendre les conventions d'écriture classiques aux nuances imperceptibles) devient symptomatique de l'histoire d'une haine implacable et millénaire responsable de millions de victimes et de souffrances qu'aucune litanie ne pourrait dire. Encore aujourd'hui, dans nos charmantes banlieues, on vous dira à l'envi : « fais pas ton Juif ! »... Dramatiques conséquences de l'interprétation d'un simple nom nourrissant l'inconscient de l'Occident...

Et Israël ? Ce nom ne s'est pas dilué avec les dix tribus perdues, il a continué à désigner les autres descendants de l'ancêtre tutélaire et éponyme, Jacob-Israël le « tordu redressé ». C'est bien sous le nom d'Israël plutôt que sous celui de Yehoudim, que les rabbins de la Mishna désignent les adeptes du judaïsme. Etaient-ils déjà conscients du glissement de sens opéré au même moment par les évangélistes sur le nom Juif et cherchaient-ils à s'en préserver ? Le Talmud ira dans le même sens, Israël sera le nom avec lequel on se désigne, alors que l'emploi du mot Juif y est très rare.

Et pourtant le nom Israël ne sera pas à l'abri de la spoliation. Dès les Pères de l'Eglise, le nom Israël ne doit plus désigner les héritiers de Jacob, mais ceux ayant adopté le christianisme. On se base entre autre sur une phrase de Paul : « Les promesses ont été faites à Abraham et à sa descendance. Il n'est pas dit : 'Et à ses descendants,' comme pour plusieurs, mais, comme pour un seul : 'Et à ta descendance', c'est à dire au Christ. » (Epître aux Galates, 3.16). Paul oublie que dans le texte de la Genèse auquel il fait référence, le terme hébreu *zéra* désigne la semence, toujours au singulier pour un humain et désignant forcément une multitude de gens, nombreux comme les étoiles et le sable de la mer... Mais laissons la rhétorique paulinienne, ce qui compte, c'est qu'en s'appuyant sur celle-ci et en la déformant si besoin, le christianisme a spolié Israël de son nom pour l'appliquer aux seuls chrétiens, dorénavant le *Verus Israël*. Les adeptes de la religion que suivait Jésus, c'est-à-dire le judaïsme, n'auront plus droit à ce nom Israël, dorénavant gardé pour les adeptes de la religion inventée par Paul... Les « Israël » de la Mishna, du Talmud et de bien d'autres textes rabbiniques ne seront plus désignés par les chrétiens que par le nom « juifs » avec toutes les vilaines connotations que nous avons évoquées.

Mais si le mot Juif avait glissé de sens, passant du remerciement à la trahison, le mot Israël changea également dans sa nouvelle connotation chrétienne. Israël dans la Bible (en dehors de l'emploi purement géographique désignant le royaume du nord) et dans la littérature rabbinique désigne celui qui est dans l'Alliance : celui qui descend de l'Alliance nouée par les patriarches avec Dieu ou s'y attache par adoption (le converti). En d'autres termes le nom désigne d'abord un groupe humain

(souvent infidèle d'ailleurs), puis les adeptes du monothéisme biblique. Pour le christianisme qui a maille à partir avec la notion d'Élection qui est centrale pour sa doctrine, le nom Israël va désigner les « élus » ; soit les personnages de l'Ancien Testament traités glorieusement, soit le nouveau « Peuple de Dieu » : les chrétiens. Mais Israël ne voulait pas forcément dire les « élus », les Juifs se pensent-ils en terme d'Élection tel que le christianisme l'entend ? C'est discutable car dans la pensée juive classique on se pense en termes d'Alliance, de Brit, ce qui est une nuance importante. L'Alliance d'Israël sous-entend la constante lutte spirituelle avec soi-même. L'Élection sous-entend un choix arbitraire. L'Élection implique l'exclusivité du Salut, mais c'est une pensée chrétienne qui dénie le Salut dans l'autre monde aux non-baptisés. L'Alliance implique un certain comportement et une fidélité dans ce monde-ci, mais n'a rien d'exclusif et ne parle pas du Salut au sens chrétien du terme. On voit donc un subtil mais net glissement de sens du nom Israël, passant d'une lecture juive à une lecture chrétienne, glissement prêtant à bien des confusions et des ambiguïtés, notamment autour de l'Élection, avec toutes les incompréhensions et jalousies qu'elle a pu provoquer. Ce glissement a bien sûr influencé la pensée juive médiévale devant répondre à la lecture chrétienne. Il en est sorti une ambiguïté, y compris dans les rangs juifs, que Vatican II n'a pas totalement effacée ; le chantier reste encore ouvert.

Pour autant, jamais la chrétienté ne s'est vraiment fait appeler directement Israël, on lui préfère « le peuple de Dieu » désignant la communauté des baptisés. En Occident, Israël désignait l'Israël antique comme on le voit par exemple dans les vers de Racine. La chrétienté a dénié aux Juifs ce nom glorieux, mais ne s'en est pas fait le porteur pour autant, sinon dans le contexte polémique du *verus Israël*.

Rien d'étonnant que dans le contexte de l'émancipation, les Juifs aient choisi la désignation noble : « israélites », en rapport avec l'idée religieuse d'une vieille Alliance qu'ils revendiquaient comme encore valable. De leur côté, les adeptes du sionisme et ceux qui ne voulaient pas abandonner le principe d'une identité non religieuse employèrent le mot Juif, (avec majuscule et fierté). C'était l'inversion de l'insulte en marque d'honneur. C'était l'époque de la publication dans le paysage francophone des *Poèmes juifs* d'André Spire et de *Pourquoi je suis juif* d'Edmond Fleg.

Les nazis s'ingénierent à bafouer les deux noms, celui de Juif plus infamant que jamais, devenu synonyme d'un sang souillé, fut marqué sur les étoiles jaunes ; celui d'Israël fut imposé comme prénom dérisoire aux hommes juifs sur leur carte d'identité (loi de l'été 1938)... Dans tous les cas, insulte, humiliation et malédiction. C'était pour les Juifs l'époque des changements de nom, de la clandestinité et où toute trace d'Israël vous condamnait à mort. Être Israël c'était avoir peur et ne pas comprendre.

A la libération des camps, sur son grabat, épuisé par la famine et le typhus, ayant perdu sa femme, ses onze enfants et la plupart de ses hassidim, le Rav Yekoutiel Halberstam (le rabbi de Sanz) déclara : « dorénavant, tout individu qui se dira ouvertement Israël mérite qu'on lui baise les pieds ! ».

Le 14 mai 1948, David Ben Gourion, debout sous la photo de Théodore Herzl, père du sionisme, proclamait en ces termes la déclaration d'indépendance d'un nouvel Etat auquel sa génération œuvrait depuis des décennies : « En vertu des droits naturels et historiques du peuple juif, ainsi que de la résolution de l'Assemblée générale des Nations unies, nous proclamons la fondation de l'Etat juif dans le pays d'Israel, qui portera le nom d'Etat d'Israel. » Ce nom n'allait pas de soi et avait

soulevé plusieurs débats et hésitations à une époque où le nom de palestiniens désignait les pionniers juifs du *Yishouv*.

Israël devint alors synonyme de renaissance, d'héroïsme et d'esprit pionnier. Les récits de Joseph Kessel faisaient alors rêver. Israël, c'était le désert qui reflorissait et la fierté d'un peuple affichant à la face du monde son courage, son audace et sa créativité. La guerre des Six jours allait encore ajouter à l'aura du nom.

Mais nouvelle inversion, Israël allait bientôt changer de connotation. Le problème palestinien vint ternir l'image idyllique. Dans les cercles progressistes des années 1970, Israël devint synonyme d'impérialisme (un gros mot donc), le héros est dorénavant palestinien. Aujourd'hui, c'est encore plus pervers, après des décennies de diabolisation politique, mais aussi de montée d'une propagande arabe grossière et virulemment antisémite, Israël est un nom qu'il vaut mieux ne pas prononcer en tout lieu. En France, la discrétion a de nouveau repris ses droits sur la fierté. Le nom Israël évoque le plus souvent des connotations négatives ; il est associé quasi systématiquement à des images brutales et des injustices qu'on ne saurait approuver. Les dix tribus perdues n'ont jamais franchi le Sambatyon, mais Israël est redevenu une entité politique, il a repris le sens commun du livre des Rois, un royaume critiquable à souhait. S'il évoque encore la lutte, c'est d'abord contre ses nombreux ennemis, mais aussi contre ses propres démons, ses inégalités et ses extrémistes... Dans tous les cas, Israël boite encore.

Et pourtant, la symbolique première du nom et sa puissance évocatrice demeurent. La réalité des problèmes politiques du sionisme ne doit pas escamoter le projet social et culturel. L'extrémisme religieux d'une bande de fondamentalistes ne doit pas masquer la grandeur du message spirituel juif ou des vertus de la discipline de la pratique des commandements. Le nom Israël est assurément en crise, mais cette crise est aussi le reflet d'autres crises planétaires. Le nom Israël doit retrouver son sens, c'est-à-dire redonner sens au principe d'Alliance. L'Alliance non pas dans le nationalisme étroit, la fermeture, la bigoterie, la superstition, la bêtise... mais l'Alliance avec la grande respiration du monde et le dépassement de soi pour mieux marcher vers les autres.

Face aux crises, on peut désespérer. Mais le nom Israël nous appelle à l'espoir et à lutter pour voir pointer l'aube. Le retour sur l'histoire de ce nom nous ramène à une juste proportion entre fierté et modestie. Nous avons ce nom gravé en héritage dans le cœur, nous avons conscience du poids de l'histoire, de ses difficultés, et nous savons que c'est à nous de les porter.

C'est ici que la vision massorti du judaïsme et du sionisme prend sens. Pour nous, Israël est un nom qui évoque la transcendance du sens, la vision d'un devenir, la grandeur d'un projet. Certains détracteurs nous imputent un judaïsme de facilité, un judaïsme mou pour Juifs assimilés ; ils n'ont rien compris et n'ont nullement saisi que ce qui nous intéresse, c'est au contraire de donner tout son sens au nom, c'est-à-dire aux valeurs profondes qu'il implique, c'est le souci de la pertinence d'Israël et de son devenir. Loin d'être de facilité, notre vision du judaïsme est difficile car elle se veut exigence et lucidité.

Nos sages ont parlé du nom qu'on reçoit et du nom qu'on se donne, le nom Israël est les deux. C'est une histoire en marche dont tout Juif doit assumer l'héritage, être digne et écrire à son tour une page, même modeste. La lutte encore et toujours, mais aussi le dépassement et la droiture ; une bien longue et difficile histoire qui n'a pas dit son dernier mot, l'histoire du sens qu'on donne à un nom.

Yeshaya Dalsace

Rabbin de DorVador

Article publié dans la revue Mikhtav N°44 décembre 2012